

006



or se,

G. B. 136

Theol.

IV. C. 7.

791.

R. v. 184.



2. *Leske Minutologie der Antiquar, welche H. d. Meissner Journalist: der Altkunst  
 unterzeichnet die Bekantnis von Zeit: Abraham J. Müller, Director zu Jambing  
 Nittbrun*
3. *Quelques idées de in l'histoire naturelle de l'homme par M. de Buffon.*
4. *Planchon Romanum*
5. *Le divorce Royal, ou, Guerre civile dans la Famille de Grand Alexandre (Louis XV)*
6. *Memoires des Protestans Anglois, presentés à L. Secoy. Monsieur le Prince et  
 Madame la Princesse d'Orange.*
7. *Monument à la mémoire de la Fille la plus chérie et la plus digne de l'être  
 par Mr. le Prof. Forney à Berlin 1757.*
8. *La ruse amoureuse. Ballet Pantomime Espagnol à Loffel 1767.*

5  
L E  
DIVORCE ROYAL,  
O U  
G U E R R E  
C I V I L E  
D A N S L A F A M I L L E  
D U  
G R A N D A L C A N D R E.

THE  
DIVORGE ROYAL  
OF  
GUYER  
OF  
GUYER  
OF  
GUYER



L E

# DIVORCE ROYAL,

O U

# GUERRE CIVILE

Dans la Famille du Grand Alcandre.

**D**EPUIS que le Grand Alcandre a commencé à travailler avec tant de zèle & d'application à réunir les deux Religions qui partageoient son Royaume ; & quoi que ce dessein fût l'entreprise d'un grand Prince , dont l'unique gloire étoit de laisser à la Postérité une œuvre digne de sa grandeur, cependant le succès n'a pas répondu à ses attentes , & au lieu de procurer à son Royaume une paix perpétuelle par cette réunion , elle a plutôt mis le feu aux quatre coins de la France , qui a ressemblé à une maison embrasée , de laquelle se sauve qui peut. Grand nombre de personnes ne voulant pas être forcées aimèrent mieux tout quitter , & se sauver , que de s'accommoder à la Religion du Roi ; plusieurs tombèrent dans les filets que l'on leur avoit tendus aux Frontières pour empêcher de deserter , ce qui fit que d'autres aimèrent mieux rester que de se commettre à un châtement très-rude , en cas qu'ils fussent pris. Cependant , sous main, chacun employoit son crédit , ses amis & son argent proche des Catholiques , qui avoient quelque pouvoir pour tâcher d'obtenir des passeports. Mademoiselle M. D. fut une de celles qui craignant les mauvaises suites du Couvent , ne voulut pas se hasarder à partir sans passeport , elle eut assez d'adresse & d'amis pour s'introduire chez Madame de Montespan , où elle scût si bien faire qu'elle la persuada à s'employer pour elle , cette Dame étant bien-aise de s'attirer par là l'estime d'un grand nombre de personnes de la R. P. R. & leur faire connoître par ce petit service , qu'elle n'avoit aucune part à toutes les violences qui se commettoient dans les Provinces , ni aux excès

A 2

dont



dont l'on accuse les Dragons. *Pocco di benè, pocco di malè.* Madame de Montespan ayant donc pris résolution de s'employer tout de bon pour cette Demoiselle, elle rêva assez long-temps, comme elle s'y prendroit pour en venir à bout, connoissant la conscience tendre de sa Majesté & sa délicatesse sur ce sujet, lequel croit qu'autant de personnes à qui il donne congé, ce sont autant d'ames qu'il laisse échaper du Paradis; aussi ne fait-il rien sur semblables affaires qu'il n'ait consulté son Conseil de conscience, qui ne l'abandonne que fort peu. Madame de Montespan crut donc qu'il falloit en prévenir le R. P. la Chaise, qui est considéré presentement en Cour comme le Lieutenant de S. Pierre, & c'est presque lui seul qui ouvre & qui ferme le Paradis du côté de France. Pour ce faire cette bonne Dame crût qu'elle ne pouvoit mieux s'adresser qu'à Madame de Maintenon, laquelle par humilité se dit fille indigne de la vénérable Société; & comme elle avoit autrefois été sous elle & mangé de son pain, elle crût aussi qu'elle ne refuseroit pas de s'employer avec chaleur pour son ancienne maîtresse, qui avoit été la cause première de la fortune dont elle jouit presentement. Mais elle se trouva trompée, car comme dit le proverbe, *Honores mutant mores, sed meliores*: elle ne répondit pas à l'attente de son ancienne Patronne, comme nous verrons dans la suite dans une conversation qu'elles eurent ensemble, que je mettrai ici au long pour la satisfaction du Lecteur curieux, qui sera bien-aise d'être informé de ces petits démêlez, que souvent l'on n'ose pas mettre au jour. Je ne veux pas vous promettre de pouvoir vous rapporter ici mot pour mot tout ce qu'elles se dirent l'une à l'autre dans cette visite, mais bien de vous en rapporter le plus essentiel, & les principales circonstances.

Madame de Montespan prit un prétexte pour aller voir Madame de Maintenon qui étoit un peu incommodée, & gardoit la chambre ce jour-là. Voici ce qui s'y passa.

Madame de Maintenon fit l'ouverture, & demanda quelles bonnes affaires lui procuroient l'avantage de sa présence; à quoi Madame de Montespan répondit, qu'un motif de charité l'avoit obligée à la venir prier en faveur d'une pauvre Demoiselle Huguenote, qui souhaiteroit de s'aller retirer en Suisse, proche de ses parens, & comme elle n'osoit se hasarder de sortir du Royaume sans la permission du Roi, elle desiroit de pouvoir obtenir un passeport, mais comme elle sçavoit fort bien que sa Majesté étoit délicat sur ces sortes d'affaires, & qu'il n'en feroit rien sans consulter son Conseil de conscience, avant lui en parler qu'elle souhaiteroit que Madame  
de



5

de Maintenon lui fit la faveur d'en dire un mot au Pere la Chaise, afin de le prévenir, avant que le Roi lui en parlât. Madame de Maintenon lui repliqua qu'elle avoit raison de croire que le Roi étoit délicat sur ce chapitre là, & je ne croi pas même, lui dit-elle, que vous feriez bien de lui en parler, puisque c'est vous commettre à un refus dont vous pourriez avoir de la mortification dans la suite.

Cette espèce de conseil ne plût pas à Madame de Montespan, qui lui répondit d'un ton assez fier, qu'elle ne venoit pas là pour demander conseil, parce qu'elle se croyoit assez capable & assez grande pour le prendre d'elle-même: mais, poursuivit-elle, je viens pour vous prier d'en dire un mot au Pere la Chaise, afin qu'il y donne les mains.

Madame de Maintenon, qui se sentit piquée de ce brusque reparti, lui demanda pourquoi elle vouloit qu'elle parlât au P. la Chaise plutôt qu'elle, puis qu'elle le connoissoit aussi particulièrement qu'elle, & le pourroit faire elle-même. La raison, dit Madame de Montespan, en est aisée à donner; c'est, dit-elle, que je vous crois mieux dans son esprit que moi, & qu'au dire du Pere, vous êtes une Sainte, & moi une grande pécheresse, comme je l'avouë aussi.

Madame de Maintenon qui a de l'esprit, & qui voyoit bien où tout ceci alloit, & qui auroit été bien-aisé de finir la conversation, lui dit; A quoi bon Madame tout ce détail de sainteté? A vous faire connoître, continua Madame de Montespan, que je sçai fort bien ce que vous pouvez, & qu'étant fille de la Société, il y a toujours plus de grace pour un enfant sage & obédiente, comme je crois que vous êtes, que pour une étrangère. Puis, dit Madame de Maintenon, que vous me croyez sage & obédiente, je vous dirai que le Pere m'a défendu de lui parler jamais de ces sortes d'affaires. Je comprends bien, dit Madame de Montespan, par vos détours, que vous n'en voulez rien faire; vous feriez mieux, continua-t-elle, de me parler catégoriquement, oui ou non.

Je n'ai pas d'autre réponse à vous donner, lui dit Madame de Maintenon, sinon que vous auriez pû vous éviter la peine que vous vous êtes donnée, en m'envoyant seulement faire ce message par l'une de vos domestiques.

Vous m'en dites assez, dit Madame de Montespan, pour me faire connoître que vous n'en voulez rien faire. Je n'ai pas jugé à propos, poursuivit-elle, d'envoyer personne de ma part, mais de venir moi-même pour avoir le plaisir de recevoir le refus de votre bouche propre, & de voir quelle mine vous tiendriez en le donnant à celle qui vous a commandé pendant plusieurs années.

Il est vrai, lui dit Madame de Maintenon, que j'ai été sous vous, je ne le nie pas, mais j'estime qu'il m'est plus glorieux d'avoir été ce que j'ai été, que d'être ce que vous êtes. Ce discours piqua Madame de Montespan au vif, qui ne pût retenir son ressentiment, & de la traiter de petite femme de Scarron.

Sur cet intervalle une femme de chambre vint dire à Madame de Maintenon, que Madame la Princesse de Conti venoit lui rendre visite, laquelle se leva aussi-tôt, elle l'alla recevoir à la porte de sa chambre, & après lui avoir fait donner un fauteuil, chacune reprit sa place. Cette visite fut causée en suite d'une colation, que Monseigneur le Dauphin avoit donné les jours précédens à Madame de Conti, où après quelque raillerie Madame de Conti porta à Monseigneur la santé de *la bonne vieille sa belle-mere*. Le Dauphin en faisant raison porta la santé du *bon homme*. Mais comme il y a toujours des esprits, qui tâchent de faire leur fortune aux dépens d'autrui, cette petite galanterie ne manqua pas d'être rapportée dès le même jour à Madame de Maintenon, qui de même suite le dit au Roi. Quelques jours après Monseigneur étant à la table, le Roi ayant un plat devant lui d'un ragoût que le Dauphin aimoit, le Roi le lui fit mettre devant. Monseigneur en ayant mangé d'un grand apétit, le Roi lui dit, vous en avez assez mangé pour boire, & lui porta la santé du *bon homme*.

Le Dauphin ne répondit que par une profonde révérence, faisant semblant de ne le pas comprendre, mais au sortir de table il ne manqua pas d'en avertir aussi-tôt Madame la Princesse de Conti, & lui conseilla d'aller voir la bonne vieille Madame de Maintenon, & c'est ce qui fut la cause de cette présente visite. Madame de Conti fit rouler la conversation sur le plaisir innocent que souvent l'on avoit dans la compagnie d'une amie où l'on avoit la liberté de dire aucunes fois quelque parole en liberté, sans dessein pourtant d'offencer personne. La Maintenon applaudissant à ce que Madame de Conti disoit, après avoir bien tourné, la Princesse dit que ces jours passés pendant la colation que Monseigneur lui donna, ils s'entretinrent pendant une heure de toute la Cour & de Madame de Maintenon même, sans dessein pourtant de choquer personne, & comme elle ne doutoit pas que ces innocens divertissemens sont souvent rapportez avec emphaze, qu'elle ne sçavoit pas si l'on le lui avoit dit, mais qu'en tout cas elle protestoit n'avoir eu aucun dessein de l'offencer. La Maintenon qui faisoit la dissimulée, auroit été bien-aise de sçavoir de la bouche de Madame de Conti ce qui s'étoit passé;   
mais

7  
mais la Princesse qui ignoroit jusques où elle en étoit informée, n'osa se découvrir davantage, de peur d'en trop dire.

Ainsi finit sa visite, & dit en sortant; Si vous m'aimez toujours autant que l'avez protesté, permettez-moi que je vous baise. Là-dessus la Maintenon fine & subtile, lui dit; *Madame on ne baise pas des vieilles.*

Alors Madame de Conti connut assez que la mine étoit éventée, & quelque protestation qu'elle fit, il n'y eut pas moyen de la réconcilier, & ainsi se quitterent fort froidement.

Madame de Conti en eut de la mortification, dans le chagrin où elle étoit, étant de retour chez elle, elle écrivit ce billet au Dauphin.

### MONSEIGNEUR,

*S*uivant vôtre conseil, je viens de rendre visite à Madame de Maintenon, mais je ne puis exprimer la froideur avec laquelle nous nous sommes séparées, son dédain & manque de respect m'oblige à vous dire que si je n'avois des considérations pour le R. . . . je puis vous assurer que je lui donnerois des marques de mon ressentiment. Celle qui vous remettra ce billet vous dira le reste, Adieu.

Après le départ de la Princesse, & que l'esprit de la Maintenon (à laquelle cette visite avoit causé quelque émotion) fut un peu remis, Madame de Montespan prit la parole, lui disant: Quand je considère bien ce que je viens de voir & d'entendre, je me représente la fable de l'âne, qui portoit une idole dessus son dos, pour laquelle les peuples avoient beaucoup de vénération, & se mettoient à genoux lors qu'elle passoit par les ruës. L'âne crût que c'étoit à lui que cet honneur se rendoit, lequel en devint si orgueilleux, qu'il marchoit d'une si grande fierté & d'un pas grave, se carrant comme si c'étoit à son mérite que l'on rendoit cet hommage. Mais l'Idole lui étant ôtée, & étant question de retourner à son gîte, croyant de marcher avec la même gravité, il fut bien surpris que son Maître lui lâcha quelques coups, pour l'obliger à marcher plus vite, & il connut alors sa méprise, & qu'au lieu de lui faire honneur comme auparavant, chacun crioit, frappe, frappe.

Ainsi, Madame, ne croyez pas que c'est pour vôtre mérite que l'on vous fait la Cour. Je laisse à vous-même de faire l'application du reste. Madame de Maintenon qui entendoit fort bien ce qu'elle vouloit dire, ne voulut pass'en fâcher, parce qu'elle prétendoit  
d'avoir

d'avoir le change, lui dit; Sur ce que vous dites, Madame, il n'y a pas de commentaire à faire, vous dites les choses si nettement & avec tant de circonstance, qu'il faudroit être bien stupide, pour ne les pas comprendre; mais de grace, permettez-moi que je vous entretienne aussi d'une à mon tour.

Un chien s'étoit donné pour sa vie durant à un bon bourgeois pour le servir, & garder la maison; mais comme il étoit trop à son aise, il ne pût plus supporter la graisse, & se promenant un jour à la campagne, un autre sien camarade l'aborda & l'ayant obligé de lui faire le recit de sa fortune après l'avoir entenduë, il lui conseilla de quitter son maître & de venir demeurer avec lui chez un grand Seigneur, là où, lui dit le maquereau, nous n'avons rien à faire qu'à fournir au plaisir de nôtre maître, & où nous avons bonne table & bon lit, & sommes considérez comme domestiques d'un grand Seigneur, de sorte que personne n'oseroit nous tirer les oreilles, & si par bonne fortune le Seigneur prend amitié pour toi, tu coucheras sur son lit à ses pieds. Le chien bourgeois attiré par les belles promesses que lui fit l'autre, quitta son premier maître pour se donner à ce Seigneur; & comme pour l'ordinaire toutes choses nouvelles plaisent, il fut assez heureux d'être caressé pendant un temps. mais qu'arriva-t-il à la pauvre bête? L'âge décrépité commença à paroître, il devint puant par sa vieillesse, ce Seigneur s'en dégoûta & mit son affection à un autre, & chassa le vieux puant chien de sa Cour, qui ne sçachant où se retirer, s'en alla trouver son premier maître, & le prier de le recevoir en grace: mais il n'y fut pas trop bien reçu, ce maître le voyant lui dit, malheureuse & méchante bête, ne t'étois-tu pas donné à moi, & ne m'avois-tu pas promis de me servir toute ta vie & de m'être fidèle, cependant dans le temps où j'avois le plus de besoin de toi, tu m'as quitté sans sujet, à present reporte ta vieillesse puante là où tu as laissé ta jeunesse riante. Ainsi le pauvre chien ne sçachant où se retirer fut obligé d'aller mourir sur un fumier.

Je vous laisse, dit Madame de Maintenon, la peine d'en tirer la morale & de l'appliquer où vous le jugerez à propos, & là où elle conviendra le mieux.

Dans ce moment un valet de chambre vint de la part du Dauphin, pour parler à Madame de Maintenon. Elle qui croyoit que c'étoit pour la prier de quelque affaire ou de parler au Roi, elle fut bien-aise pour faire voir à Madame de Montespan la considération que l'on avoit pour elle de le faire entrer, où étant il s'adressa à elle & lui dit.

MA-

MADAME;

**M**onseigneur a été extrêmement surpris d'apprendre le méchant accueil que vous avez fait à Madame la Princesse de Conti, & il m'a commandé de vous venir voir & assurer de sa part de son ressentiment, & vous dire que si à l'avenir vous n'en usez plus honnêtement que vous n'avez fait par le passé, qu'il passera par dessus toute considération, & vous donnera lieu de vous en repentir.

Ce compliment surprit extrêmement la Maintenon, qui se trouva décontenancée, de ce qui avoit été fait en présence de la Montespan: mais pourtant elle eut assez de présence d'esprit pour lui repartir: *Que Monseigneur étoit le Maître après le Roi.*

Tout ceci causa une secrète joye à la Dame de Montespan, qui ne vouloit pas pourtant la faire éclater qu'avec ses amis & amies. Ce valet de chambre étant sorti elle reprit le fil du discours que l'on venoit de quitter.

Je viens, dit Madame de Montespan d'entendre le recit que vous avez fait avant la venuë du valet de chambre de Monseigneur, je le trouve spirituel, mais je n'ai pas assez d'esprit pour en pouvoir tirer une morale fine, comme vous le souhaiteriez: je n'ai rien de meilleur que la mémoire, je me ressouviens de vôtre mariage avec le bon homme Scarron cû de jate. Vous m'avouerez, dit la Montespan, qu'il faut l'avoir heureuse pour se ressouvenir depuis si long-temps, c'est aussi tout ce que je puis faire. S'il pouvoit retourner & qu'il vous vît au suprême degré, où vous êtes presentement, je croi que sa veine ne seroit pas assez forte pour exprimer sa surprise, par quelque vers burlesque, car c'étoit là son fort. En effet, bien d'autres que lui le feroient de trouver la femme du Poëte Scarron à l'âge de soixante ans être la mignonne du plus Grand Roi du monde. Il y a de quoi s'étonner que les R. R. P. P. Jesuites ont pû porter l'affaire à un tel degré, & à ne vous pas flater, continua la Montespan, il y a bien des gens qui croient, & vous ne leur ôteriez pas de la tête, qu'il ne leur ait falu un aide surnaturel pour en venir à bout. Si l'on en croit les huguenots, & ils le disent ouvertement, que leur perte a été le prix de vôtre reconnoissance, & que vous aviez promis au P. la Chaise que s'il vous introduisoit dans les bonnes graces du Roi, toute vôtre étude seroit de prôner au Roi la sainteté & le mérite de la Société, & qu'en suite unanimement vous travailleriez à la destruction de la Religion Huguenote: que pour cet effet vous fites un vœu au grand S. Ignace

C

entre

entre les mains du même P. la Chaise ; & que sans vous le Roi n'auroit jamais songé à fausser sa foi ni révoquer ses Edits, & ceux de ses devanciers. Sur cette parole Madame de Maintenon crut qu'elle en avoit assez dit pour avoir prise sur elle. Ha ! que dites-vous là, Madame, je suis bien-aïse d'entendre de semblables discours de votre bouche.

Madame de Montespan qui comprit bien ce qu'elle vouloit faire, qui étoit sans doute d'en faire le rapport au Roi, lui repliqua ; je ne vous dis pas que c'est moi qui le dit ; écoutez-moi bien, & ne faisons pas de *qui pro quo* d'Apoticaire. Je ne vous dis pas non plus que cela soit vrai, mais que les Huguenots le disent, allez leur empêcher d'en parler où il sont presentement épars par toute la terre, & pour ne vous pas flater, continua Madame de Montespan, je croi que s'ils vous tenoient à Geneve, ils ne vous traiteroient pas beaucoup mieux, que les Anglois firent la Pucelle d'Orleans, qu'ils accusèrent d'être Sorcière, & la firent brûler.

Madame de Maintenon, qui cherchoit un échapatoire pour se tirer du méchant pas où elle se trouvoit fautu du coq à l'âne, & changea le discours sur Mr. Scarron, duquel elle dit qu'elle ne croioit pas que les Huguenots en diroient du mal, d'autant que la plûpart de ces Messieurs étoient de ses amis, jusqu'aux Ministres mêmes qui le venoient souvent visiter.

C'est ce qui fournit matière à Madame de Montespan de pousser sa pointe, & de dire à la Maintenon, que c'étoit ce qui la faisoit encore plus haïr, puis qu'elle rendoit de si méchans offices aux bons amis de feu son mari, & je suis, continua-t-elle, de l'opinion qu'ils étoient des amis du défunt, & qu'il se confioit à eux. Car à ce qu'ils disent, il leur a souvent fait confidence de beaucoup de petites particularitez de votre mariage, ils m'ont conté que comme Mr. Scarron eût pris résolution de se marier, il le leur communiqua, & qu'ils ne manquèrent pas aussi-tôt de lui représenter son misérable état, & la foiblesse de son corps, dans lequel ils ne voyoient pas grande apparence de pouvoir contenter une femme, qui ressembloit à une terre, laquelle veut être cultivée, & que quand nous ne le faisons pas nous-mêmes, souvent nôtre voisin le fait pour nous, & qu'ainsi sans y songer, il pourroit s'enroller dans la nombreuse famille d'Atteon; que là-dessus le bon homme Scarron leur répondit que ce n'étoit cela qui le mettoit le plus en peine, & qu'afin que l'on ne puisse lui rien reprocher sur ce chef-là, qu'il vouloit prendre de la chasse-bleflé, & qu'alors l'ayant scû l'on ne pouvoit le railler là-dessus. Ce recit décontenança extrêmement  
Mada-

Madame de Maintenon, qui ne ſçavoit comment ſe retirer de la preſſe, & dans le chagrin où elle étoit, elle dit à la Montespan; Vous pourriez dans un beſoin, Madame, fournir de mémoires pour la vie de feu Mr. Scarron. Je vous enverrai les perſonnes qui en auront de beſoin. Mais Madame de Montespan qui avoit entrepris de la pouſſer à bout pour ſe venger de bien des affaires que je ne rapporterai pas ici, ne s'arrêta pas en ſi beau chemin, & lui dit juſques à preſent que cela ne la regardoit pas perſonnellement, & que Scarron n'avoit parlé encore que dans le général, qu'il n'y avoit rien qu'il la puiſſe fâcher. Mais finalement, lui dit-elle, pour le bonheur de Mr. Scarron le fort échût ſur votre perſonne, & il vous épouſa en face de Ste. Mere Eglife. N'est-il pas vrai? Madame de Maintenon qui ne cherchoit que d'eſquiver, lui dit; Que trouvez-vous à critiquer là-deſſus? Je ne croi pas, dit-elle, que votre mariage fût plus ferme ni plus aſſuré que le nôtre, puis qu'il n'a pas été de ſi longue durée, l'on n'a pas eu beſoin de vous délier l'éguillette, vous l'avez fort bien ſçû faire vous-même. Si vous étiez en Suiſſe ou à Geneve, comme vous m'avez dit il y a un moment, je croi que l'on vous feroit paſſer une heure de méchant temps, & qu'un vent d'acier couronneroit votre infidélité. Madame de Maintenon crût ſe venger par cette petite égratignûre; mais la Montespan qui avoit encore le plus ſenſible à débiter, lui dit; De grace, Madame, achevons votre hiſtoire, nous voici arrivées au plus bel endroit de l'affaire. Je n'ai plus que trois mots à dire, puis je finis. Comme donc les amis de feu votre mari le vinrent féliciter ſur ſon mariage; Parbleu, dit-il, Meſſieurs, l'on ne me reprochera pas que ma foibleſſe eſt cauſe que ma femme ſera coquette & qu'elle me trompe, car je l'ai pris P. . . . & ſi bien qu'elle a déjà fait une fille, que vous lui portâtes dans le mariage pour tout Douaire. Il leur dit encore que vous aviez voulu mettre dans votre contract de mariage, que vous ne ſeriez obligée de reſter avec lui, que depuis ſix heures du matin qu'il ſe levoit, juſques à dix heures du ſoir qu'il ſe couchoit; mais que depuis ces mêmes dix juſqu'au lendemain ſix vous étiez votre propre maîtreſſe, & qu'il vous abandonnoit à votre ſage conduite, ſans relever pour ce temps-là que de vous-même. Madame de Maintenon, qui étoit outrée juſques à l'ame de tous ces diſcours, lui dit; Ne me ſçauriez-vous pas dire auſſi chez quel Notaire ce contract fût paſſé. Il y aura moyen, lui repartit la Montespan d'en trouver la note dans la poéſie de feu Mr. Scarron. Mais à propos de cette fille, que nous appellions, ce me ſemble, Babbé, elle avoit de l'eſprit comme un petit Ange, elle reſſembloit

ressembloit en cela à son pere adoptif. Si elle vit encore vous auriez bien le moyen de la marier presentement fort richement sous le nom de nièce, non elle seule, mais quand vous en auriez autant qu'en avoit feu le Cardinal Mazarin. Mais ce n'est pas à moi à vous donner conseil, puis que c'est vous qui en donnez aux autres, pourtant je veux bien vous dire que si le bon homme Scarron pouvoit resusciter, ce seroit une diable d'affaire en France, car outre sa surprise, il feroit sans doute un procès au Roi, ce qui embarasseroit fort la Cour du Parlement, qui ne pourroit pas lui refuser justice, & de vous condamner à quitter les honneurs Royaux, avec le nom de Maintenon, pour vous rejoindre avec vôtre premier mari, & reprendre vos anciens titre & place, sous peine d'être punie comme d'un crime de malicieuse desertion. Cela arrivant, j'en serois au desespoir pour l'amour de vous, continua la Montespan, car vous êtes encore utile à la Cour, puis que vous rendez service à bien des personnes, à ce que je puis remarquer. Si cela pouvoit arriver, je vous assure que je ne parlerois jamais que vous avez été ma femme de chambre, pour ne pas causer de bruit dans vôtre ménage. Je vous suis, repartit la Maintenon, fort obligée de toutes vos bontez & de toutes vos considérations, je ne manquerai pas aussi de mon côté, lui dit-elle, qu'aussi-tôt que je verrai Mr. le Marquis de Montespan de vous recommander, & l'assurer qu'à l'avenir vous voulez vivre d'une vie plus réglée que par le passé, & de l'exhorter à vouloir retirer une Madelaine repentante, lui faisant comprendre que mal-aisément vous avez pû vous défendre des charmes du Prince, & je me garderai bien de l'instruire de tout ce qui se passe; je vous ferai present de quelque couffinet de senteur que j'apportai de Montpellier pour cacher vos imperfections. Je ne lui dirai pas aussi dans quel chagrin la Reine défunte est morte pour l'amour de vous; je tâcherai, s'il m'est possible, de le desabuser des accusations dont l'on vous a chargé au sujet de la mort tragique de la pauvre Mademoiselle de Fontange, que vous avez sacrifiée à vos passions, & je ne doute pas après cela, continua-t-elle, que si vous voulez lui rendre les soumissions que doit une femme repentante, qu'il ne vous pardonne, car il est bon homme. Voilà, lui dit la Maintenon, tout ce que je puis faire pour vous.

En voilà aussi, repartit Madame de Montespan, plus que je ne vous en demande, l'on appelle cela des œuvres de supérioration. Si vous sçavez si bien prôner ces jeunes Demoiselles que vous avez sous vôtre direction, elles sont dans une bonne école, & je croi que sous  
une



une si bonne maîtresse elles ne sont pas oisives, & que vous leur faites faire souvent l'exercice. Ils la feroient encore mieux, répondit la Maintenon, si elles étoient à votre manège; car comme vous avez souvent passé par les piques, je croi que vous ne les exerceriez pas mal.

Comme cette conversation alloit dans l'excès, & que les parties commençoient à s'échauffer, les Domestiques qui étoient dans la chambre voisine voyant bien que les suites n'en pouvoient être que fâcheuses, ils s'aviserent d'en aller avertir le Capitaine qui avoit ce jour-là la garde chez le Roi, qui ne manqua pas de le faire sçavoir aussi-tôt à Sa Majesté, lequel commanda que le Sr. de Serignan Aide Major iroit porter les ordres de sa part à ces Dames de se séparer, ce que ledit Sr. fit sur le champ. Mais les ayant trouvées tout en feu & prêtes d'en venir aux mains, il eut de la peine à les faire obéir, chacun voulant conter son affaire & faire sa cause bonne, suivant la coûtume des femmes. Cette querelle donna lieu à toute la Cour, aux uns de s'en divertir, & aux autres de prendre parti.

Cette querelle, comme j'ai dit, ne fut pas bornée à ces deux Amazones, presque toute la maison Royale se divisa pour l'une ou l'autre de ces Championnes. Ce fut une petite guerre civile dans le domestique; & sur la sollicitation des uns & des autres, le Roi avoit de la peine à terminer ce différent au gré des parties. Il n'y eut pas jusqu'à la Société des Jesuites & des Carmes, qui ne s'en mêlassent, les uns pour Madame de Maintenon, & les autres pour Madame de Montespan. Peu s'en falut que cette affaire ne causât un Divorce dans l'Eglise, aussi bien que dans la famille Royale, ce qui obligea le Roi de terminer promptement, & par un jugement judiciaire leur défendre de ne se visiter jamais, écrire, ni parler l'une de l'autre, sur peine de son indignation, ce qui fut approuvé par toute la Cour. Le Roi ne laissa pas de faire quelque réprimande à Monseigneur le Dauphin, ce qui ne servit qu'à augmenter sa colère contre la Maintenon, & jura que lors qu'il seroit Roi il la feroit enfermer entre quatre murailles: que ni le Pere la Chaise, ni Scarron même s'il ressuscitoit, ne l'empêcheroit pas de la faire repentir de sa témérité, de l'abus dont elle fait de l'autorité que la facilité du Roi lui a mis en main. Je me persuade que cette guerre dureroit encore, si elle n'avoit pas été dissipée par une assez plaisante aventure qui arriva à Monseigneur le Dauphin, qui divertit la Cour pendant quelques jours, & tira le Roi de l'humeur chagrine où tous ces divorces l'avoient jetté. La voici. Monseigneur ayant fait une partie de chasse

D

pour

pour le loup, il s'en alla à dix ou douze lieuës de Versailles accompagné de Mr. le Grand Prieur, & diverses autres personnes de qualité, & des Chasseurs: en suite Monseigneur accompagné seulement du Grand Prieur s'écarta dans un bois de sa compagnie, seul avec le Grand Prieur, soit à dessein, ou par mégarde. La nuit les ayant surpris sans y songer, ils résolurent de la passer à la première maison qu'ils rencontreroient. Le fort voulut que ce fut une Eglise avec une maisonnette de Curé d'un village, à un quart de lieuë de là, où ayant heurté, le Prêtre ouvre, croyant qu'on le venoit appeller pour quelque malade; il fut étonné de voir deux personnes à cheval, lui demander à loger pour cette nuit-là. Comme il n'y avoit plus moyen de reculer, le Curé sans les connoître leur offrit honnêtement ce qu'il avoit. Etant entrez & mis leurs chevaux à couvert le mieux qui leur fut possible, comme la faim pressoit ces nouveaux hôtes, il leur offrit un membre de mouton, qu'il avoit par bonne fortune gardé pour le lendemain, le mit à la broche, & lui à tourner. Cependant les hôtes ayant demandé du vin, Mr. le Curé protesta qu'il n'en avoit pas à la maison, mais si quelqu'un vouloit prendre sa place, il iroit au prochain village pour en acheter une bouteille, à quoi nos Chasseurs furent de nécessité d'acquiescer, & n'ayant pas de valet avec eux, le Grand Prieur se mit à faire son apprentissage de marmiton, & à tourner la broche. Pendant que le Curé étoit allé au village, nos deux hôtes s'entretenoient proche du feu. Monseigneur se ressouvint de leurs chevaux qui n'avoient rien à manger, & dit au Grand Prieur qu'il falloit chercher un peu de foin ou de la paille au grenier pour donner à ces pauvres bêtes. Ma foi, lui dit le Grand Prieur, je ne puis pas faire la fonction de pallefrenier & de cuisinier tout à la fois, choisissez, Monseigneur, l'un des deux, & moi je ferai l'autre; mais comme le Dauphin avoit ses grosses bottes, & qu'il falloit grimper au grenier par une échelle il aima mieux se mettre à la place du Grand Prieur, jugeant qu'il n'y avoit pas tant de risque, ne pouvant de là tomber de fort haut. Ainsi le Grand Prieur ayant quitté le métier de marmiton & pris celui de pallefrenier, monta au grenier où il trouva quelque peu de foin & de paille pour satisfaire à la pressante faim de leurs chevaux qui avoient couru tout le jour sans débrider. Dans cet intervalle Mr. le Curé arriva avec la provision, & tâcha de les régaler le mieux qu'il pût, n'ayant pour tout dessert qu'un peu de vieilles noix & un morceau de fromage vieux au pied de messager. Mais tout est bon quand l'on a faim, la meilleure sauce que l'on puisse faire ne le valant pas. Après souper

Mr.

Mr. le Curé qui n'avoit pour tout ornement de chambre qu'un lit, le leur céda agréablement, & alla coucher au prochain village, d'où il étoit venu, chez quelque païsan de ses amis, dans l'esperance de revoir ses hôtes le lendemain au matin. Mais à la pointe du jour la suite de Monseigneur le Dauphin qui le cherchoient par tout étant venus près de cette maison donnèrent du cor, ce qui obligea le Grand Prieur de se faire voir à la fenêtre, la compagnie ayant environné la maison, qui n'étoit pas assez grande pour en contenir la moitié, le Dauphin fut bien-tôt levé, & encore plutôt habillé, sans aide d'aucun valet de chambre, & Monseigneur confessa n'avoir jamais été si promptement habillé, puis qu'ils couchèrent tout bottez. Ils ne tardèrent pas de monter à cheval & de s'en retourner à Versailles. En partant de la maisonnette, comme les Seigneurs ne sont pas accoutumés de fermer les portes chez eux, ils partirent sans fermer celle du Curé, qui arriva un peu après avec quelques bouteilles de vin pour faire déjeuner ses hôtes. Mais ne trouvant personne & les portes ouvertes, il crût d'avoir logé des larrons qui n'auront pas manqué, disoit-il à un païsan qu'il avoit amené, de prendre tous les ornemens de l'Eglise qui étoient dans la Sacristie au côté de sa maison. Cela l'allarma tellement, que quelques passans s'arrêtèrent & obligèrent le Curé de voir ce qui lui manquoit: mais après la recherche faite, trouvant que tout y étoit, il se prit à dire, que s'ils étoient des larrons ils n'étoient pas des plus méchans, puis qu'ils ne lui avoient rien pris, & qu'il en avoit été quitte pour un gigot de mouton, *il est vrai, dit le païsan aussi, il n'y avoit rien à craindre car les Bohêmes qui sont les plus grands larrons ont cette politique de ne dérober jamais où ils couchent, autrement personne ne les voudroit plus loger.* Aussitôt que Monseigneur fut de retour à la Cour, il conta son aventure, & il fût curieux de faire informer de ce qui s'étoit passé lors que Mr. le Curé revint à la maison dont il avoit trouvé ses hôtes partis. L'ayant appris par un homme qu'il envoya sur le lieu, le Roi le scût qui fut bien-aïse de s'en divertir avec toute sa Cour. Il envoya dire au Curé de lui venir parler, ce qu'il fit le lendemain. Comme il n'étoit pas accoutumé de paroître devant de si grands Seigneurs, c'étoit une espèce d'amende honorable pour lui. Le Roi lui dit, qu'ayant entendu parler de sa probité & de sa piété, il étoit étonné qu'étant Pasteur il donnoit retraite la nuit à des larrons. Il protesta au Roi qu'il ne les connoissoit pas, & que quand il les avoit retirez il ne les avoit pas crû tels, mais que du moins ils ne lui avoient rien pris. Le Roi lui demanda s'il les reconnoîtroit bien en cas

qu'il les vît ; il répondit qu'il croyoit oüi. Le Roi donna ordre tout bas d'appeller Monseigneur & le Grand Prieur, & comme ce dernier vint un peu premier, le Curé l'appercevant se mit à crier, Sire, en voilà un, & le Dauphin venant en suite, il s'écria derechef, Sire, voilà l'autre. Le Roi lui dit, je vous ferai faire bonne justice, ne vous mettez pas en peine. Mais comme le Curé vît que toute la Cour portoit un grand respect à Monseigneur qu'il n'avoit jamais vû, & ne le connoissoit que par ouïr dire, ne s'étant jamais bougé de son village, il revint à lui, & connoissant sa méprise, il demanda pardon de sa faute. Le Roi qui est naturellement fort généreux, lui fit donner une pension de cinq cens écus par an pour passer sa vie à son aise, & se ressouvenir d'avoir logé le Dauphin de France. Allez, dit le Roi, logez toujourns dans vôtre maison de tels larrons, & ressouvenez-vous de moi dans vos prières. Je laisse à juger avec quelle joye Mr. le Curé s'en retourna chez lui. Et cette aventure fût l'entretien de la Cour pendant un temps.

F I N.



153206

ULB Halle  
006 210 139

3

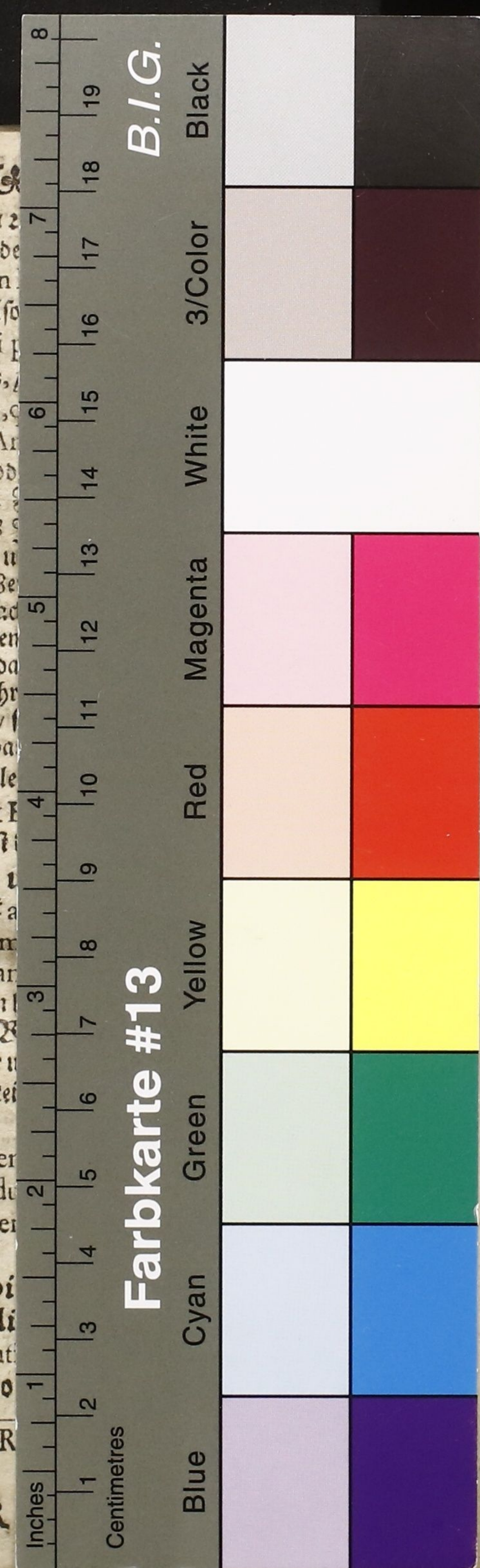


R.

W. 17







5

LE  
DIVORCE ROYAL,  
OU  
GUERRE  
CIVILE  
DANS LA FAMILLE  
DU  
GRAND ALCANDRE.

